Document généré le 18 avr. 2024 01:19

Nouveaux Cahiers du socialisme

La décroissance est-elle technophobe ?

Louis Marion

Numéro 14, automne 2015

La décroissance, pour la suite du monde

URI : https://id.erudit.org/iderudit/79395ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)
1918-4670 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Marion, L. (2015). La décroissance est-elle technophobe ? *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (14), 86–92.

Tous droits réservés © Collectif d'analyse politique, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La décroissance est-elle technophobe ?

Louis Marion

Le mouvement et l'activité du moyen de travail
devenu machine se dressent indépendants devant le travailleur.
Marx[1]

La puissance technicienne est
plus révolutionnaire que toute révolution.
Dominique Janicaud[2]

Il importe d'abord de distinguer la technique, en tant que milieu général de l'être humain, dimension de l'agir qu'il partage avec d'autres animaux qui s'adaptent aux contraintes empiriques de la réalité, de la technique désignant des phénomènes instrumentaux s'objectivant seulement depuis l'époque industrielle. Cette époque contemporaine de la technique, c'est le machinisme. C'est le moment spécifique de la production mécanique des machines.

En somme, la technique ne devient un problème à penser qu'à partir de l'ère industrielle et du moteur thermique, qu'à partir du moment où, au nom de l'idéologie du progrès et de la raison, les machines ont remplacé les outils et la chaîne de montage a évacué l'artisan.

Le monde préindustriel était lui aussi un milieu technique pour l'être humain, mais qui ne tendait pas à se substituer à la nature. Ce n'est qu'avec le machinisme que le milieu technique tend à prendre toute la place et à remplir le monde d'artefacts.

Il ne s'agit pas pour les objecteurs et les objectrices de croissance de devenir technophobes, il s'agit de comprendre et de faire comprendre pourquoi la technique moderne est devenue une nouvelle épée de Damoclès suspendue au-dessus de l'humanité. Il s'agir de tenir compte du fait qu'avec l'avènement du machinisme, la technique a perdu son innocence, qu'elle est devenue autonome, c'est-à-dire branchée sur elle-même en suivant une logique d'accroissement autoréférentielle et autojustificatrice.

Un quiproquo à gauche à propos de la non-neutralité de la technique

Une technique, fait remarquer Philippe Garrigue, n'est jamais neutre, car elle redéfinit toujours les rapports sociaux. Il faut comprendre que ce thème de la

1 Karl Marx, *Le Capital*, livre 1, Paris, Garnier Flammarion, 1969, p. 291.
2 Dominique Janicaud, *La puissance du rationnel,* Paris, Gallimard, 1985, p. 112.

> neutralité s'est construit historiquement, mais pose problème, il vise à empêcher toute réflexion réelle sur les choix techniques et les dispositifs techniques eux-mêmes pour renvoyer le débat à la question floue des usages[3].

> Dire que la technique n'est pas neutre, précise pour sa part Jacques Ellul, ne signifie pas qu'elle sert tel ou tel intérêt (ce qui est souvent la critique de la gauche), cela veut dire qu'elle a son propre poids, ses propres déterminations, ses propres lois, autrement dit en tant que système elle évolue en imposant sa logique[4].

Quelle est cette logique ? Pour le dire rapidement dans une formule, il s'agit d'un procès sans sujet ni fin. L'accroissement pour l'accroissement, le développement pour le développent de notre capacité de transformer le monde. Désormais, « c'est dans une application systématique de tous les possibles que l'accroissement technique se produit »[5].

Qui est responsable de la destruction du climat ? Ce n'est pas le seul désir de profit du capitaliste mais également la technologie qui ont permis d'intervenir à grande échelle sur nos conditions d'existence. Pour un certain discours humaniste de gauche et progressiste qui fait de la technique un cadeau des dieux, « l'homme seul est responsable » de la situation désastreuse actuelle. Mais dans cette tragédie, la responsabilité appartient-elle uniquement à la décision politique ? La technique n'aggraverait-elle pas le nombre de morts par son existence même qui modifie l'échelle de l'intervention humaine sur le globe ?

Nous avons mis la puissance du rationnel au service de la puissance de tout transformer sans qu'on puisse en connaître et mesurer pleinement les conséquences.

Pour la plupart des marxistes malheureusement, encore aujourd'hui « la question de la portée de la rationalité moderne, souligne Dominique Janicaud, reste constamment occultée par l'omniprésence de la loi de la valeur. Peut-on tout expliquer du XVIe siècle à nos jours, par la recherche de la rentabilité ? »[6] La technique ne possède-t-elle pas une autonomie relative par rapport à l'économie ? En changeant les rapports de propriété et les institutions économiques, change-t-on forcément la nature de la technique dans la société ? Modifie-t-on sa fonction sociale de satisfaire les besoins et soulager la souffrance ?

La fonction sociale du machinisme est de développer un pays de Cocagne. Il s'agit de construire le lieu du moindre effort, de produire le confort qui nous installe dans une seconde nature et qui nous rend las des efforts que l'humanité exigeait avant la lubrification technicienne intervenue entre le monde et nous. Nous acceptons le prix métaphysique de la facilité permise par l'existence de

---

3 Entrevue de François Jarrige par Blaise Mao, *François Jarrigue* : « *Une technique n'est jamais neutre* », Usbek-et-Rica, 22 avril, 2015, <http://usbek-et-rica.fr/francois-jarrige-une-technique-nest-jamais-neutre/>.

4 Jacques Ellul, *Le bluff technologique,* Paris, Hachette, 1988, p. 284.

5 Jacques Ellul, *Le système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 229.

6 Janicaud, *op. cit.*, p. 116.

la possibilité d'appuyer sur une touche ou sur un bouton pour transformer notre expérience. Désormais nous vivons sous le règne de la technoscience, dans un monde où c'est à la fois la technique qui fait avancer la science et la science qui fait avancer la technique dans un mouvement d'aller-retour sur le plan empirique. Cette technoscience est devenue aujourd'hui le moteur du développement technologique et de l'accélération sociale.

Il existe malheureusement une certaine gauche progressiste qui ne camoufle pas son désir prométhéen et qui s'illusionne passablement en prétendant pouvoir maitriser cette puissance. Tout se passant comme si dans un système socialiste les accidents de train électrique ou la pollution chimique ne pourraient plus survenir. « Comme si, explique Janicaud, la technoscience socialiste libérée du capitalisme serait moins polluante que la technoscience bourgeoise. »[7] Comme si la grandeur des externalités dépendait seulement du régime économique ou des décisions politiques. « La forme générale qu'a prise le "développement" de l'humanité sous l'égide du capitalisme et des révolutions technologiques […], note Michel Freitag, comporte des conséquences irréversibles à très long terme. »[8]

Si la technique n'est pas neutre, si elle n'est pas un moyen au service de l'humain, c'est aussi parce que, constate Günther Anders :

> [...] chaque instrument isolé n'est qu'une partie d'instrument, il n'est qu'un rouage, un simple morceau du système, un morceau qui répond aux besoins d'autres instruments et leur impose à son tour, par son existence même, le besoin de nouveaux instruments. Affirmer que ce système des instruments, le macro-instrument, ne serait qu'un « moyen », et qu'il serait donc à notre disposition pour réaliser des fins que nous aurions d'abord librement définies est complètement absurde. Ce système des instruments est notre « monde ». Et un « monde » est toute autre chose qu'un moyen[9].

En somme, la technique moderne est insécable; il est devenu impossible de parler de bons ou de mauvais usages de la technique puisqu'il existe une interdépendance entre les différents processus qui rendent possible l'existence des objets qui nous entourent. Un téléphone par exemple n'est pas un objet isolé, mais implique un réseau d'objets incluant satellite, antenne et beaucoup d'autres objets permettant l'exploitation et l'entretien du réseau. En conséquence, selon Anders, le faire a englouti l'agir, c'est-à-dire que nos ouvrages, nos produits précèdent toujours les actes qu'ils nous permettent d'accomplir. La technique a transformé l'agir humain en épiphénomène. Notre liberté dépend des machines.

En outre, malgré leurs bienfaits apparents, les acquis techniques industriels modernes ne livrent la marchandise, c'est-à-dire ne fonctionnent bien, que lorsque de larges pans de la société agissent comme prévu et acceptent de faire

7 Janicaud, *op. ci*t., p. 112.
8 Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation*, Montréal, Écosociété, 2008, p. 369.
9 Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Paris, Encyclopédie des Nuisances, 2002, p. 16-17.

partie de l'engrenage. C'est ainsi que sous le prétexte de nous libérer du travail, les machines nous transforment en animal laborieux et constamment mobilisé.

Avant la Révolution industrielle, « être avec » signifiait être les uns avec les autres, être à plusieurs. Mais aujourd'hui, nous explique Anders, dans l'ère technocratique, c'est l'« être avec des machines » qui est passé au premier plan. D'où le danger de déshumanisation, c'est-à-dire de l'intégration totale au dispositif, chacun devenant un rouage de l'appareil planétaire, « réduit au rang de pièces toutes pareilles, définies par la fonction que leur assigne l'appareillement »[10].

Il est donc aussi important pour la critique en acte de la domination de penser la technique et son cadre historique (incarnés essentiellement par l'idéologie du progrès) que de penser les méfaits du capitalisme ; car la dépendance croissante de tous les aspects de la vie à l'égard de la mégamachine s'accroît en proportion directe des développements technologiques, peu importe les intentions qui président à leur mise en œuvre (profit, idéologie progressiste, ou contrôle étatique).

Une critique de l'idéologie prométhéenne

> Rien ne discrédite aujourd'hui plus promptement un homme, fait encore remarquer Anders, que d'être soupçonné de critiquer les machines. En outre, il n'existe aucun endroit sur notre globe où le risque d'être victime de ce soupçon soit moindre qu'ailleurs. De ce point de vue, Détroit et Pékin, Wuppertal et Stalingrad sont identiques aujourd'hui; les groupes sociaux aussi : car dans quelle classe, dans quel groupement d'intérêts, dans quel système social et dans la sphère d'influence de quelle philosophie politique n'a-t-on jamais pris la liberté d'avancer un argument contre les effets avilissants de l'un ou l'autre de ses instruments, sans s'attirer automatiquement la grotesque réputation d'être un ennemi acharné des machines ?[11]

Comment limiter la puissance depuis que nous sommes passés de l'autre côté du miroir ? Depuis que nous avons transformé la puissance du rationnel qui nous permettait de créer des outils conviviaux en « rationalité de la puissance »[12] qui n'est plus au service de rien d'autre que d'elle-même. « Oui la technique n'est pas neutre, écrit Janicaud, mais ne la penser qu'en fonction de son utilisation sociale ou économique est une démarche unilatérale. C'est se condamner à ne pas voir que la révolution scientifique et technique n'est que le visage récent d'un processus beaucoup plus long, plus fondamental de potentialisation du savoir comme pouvoir, sans qu'aucune limite ou fin ne soit assignable à cette montée de puissance »[13], à cette capacité d'agir sur le monde.

---

10 Jean Vioulac, *L'époque de la technique*, Paris, PUF, 2009, p. 313.
11 Anders, *op. cit.*, p. 17.
12 Expression de Janicaud.
13 Janicaud, *op. cit.*, p. 116.

Autre aspect pratique à considérer : sous l'empire de la technique moderne, plus personne n'est responsable de rien; elle dissout l'imputabilité de l'être humain. Il n'est pas nécessaire d'être méchant pour participer au pire : la division du travail rend la responsabilité presque impossible. « Divisée par mille, lance Anders, la saleté est propre »[14]. « Même l'anéantissement d'Hiroshima, ajoute-t-il, était déjà plus facile et a pu avoir lieu avec moins d'encombres que l'assassinat d'un seul individu. »[15]La technique et la division du travail diluent à l'infini la responsabilité. Ce qui caractérise aujourd'hui les futures catastrophes, c'est que nous savons déjà que personne n'en sera tenu responsable, comme personne n'a été tenu responsable de Tchernobyl ou de Fukushima.

Dans la perspective de l'idéologie du progrès, les événements qui affectent l'humanité sont généralement envisagés comme faisant partie d'un processus d'amélioration ininterrompue du monde. Autrement dit, le mal, le négatif, n'a plus rien d'absolu. C'est un résidu du passé, destiné à être dépassé grâce au génie de l'être humain. Dans le monde industriel qui refoule la finitude de l'existence humaine, où la mort elle-même apparaît relever d'une décision privée par opposition à l'inéluctabilité du développement technologique, on imagine mal le pire.

À ceux qui prétendent, comme certains écosocialistes, que la technique pourrait être émancipatoire mais que c'est le capitalisme qui la corrompt, et qui pensent que « plusieurs nouvelles technologies qui auraient pu être bénéfiques pour l'ensemble de la population ne sont pas développées, car elles mettent en danger certaines industries hautement profitables »[16], les objecteurs de croissance demandent : quels sont donc les critères de ce « bénéfice » lié à la mise en pratique des nouvelles technologies ?

Jacques Ellul constate, dans *Le bluff technologique,* que : 1) tout progrès technique implique aussi une perte, un coût; 2) le progrès technique soulève des problèmes plus difficiles que ceux qu'il résout; 3) les effets néfastes d'une technologie sont inséparables de ses effets positifs; 4) si toute solution technologique déplace les limites, elle ne les annule pas. Si on le suit, comment penser et soutenir que les effets négatifs et les externalités immaitrisables ne sont pas liés à la technique, mais aux usages sociaux de la technique ? Raisonner ainsi, c'est ne pas tenir compte de la réalité de la technoscience dans le monde contemporain.

Malheureusement, les défenseurs du machinisme, même écologique, ne nous expliquent jamais par quelle magie le socialisme pourrait séparer les effets négatifs d'une technologie de ses effets positifs. La science est bien incapable par exemple de calculer les risques acceptables du génie génétique et de pouvoir connaître ses effets sur le monde futur.

---

14 Anders, *op. cit.*, p. 274.

15 *Ibid.*, p. 22, entretien avec F. Raddatz.

16 Front d'action socialiste, *Que faire contre l'austérité*, avril 2015, <http://quefaire.contrelausterite.net/>.

La question porte sur le prix, au sens non économique, du progrès compris comme satisfaction du besoin individuel, puisque satisfaire les besoins de l'individu est la tâche spécifique attribuée au progrès dans l'idéologie des modernes.

N'oublions pas que la science moderne est constitutive de la démocratie moderne, de l'égalité des citoyens et des citoyennes. Le droit à l'individualité implique le droit à la poursuite de l'intérêt personnel, à la liberté, à la science et au doute. La science qui a incarné et qui incarne encore la raison a changé de nature, elle est devenue au service de l'accroissement des techniques de puissance, mais continue de se réclamer du progrès qui devient plutôt, de fait, l'accroissement indéfini de la liberté du sujet individuel de tout faire au détriment des générations futures et des autres espèces.

Nous ne disposons pas de l'espace ici pour évoquer cette histoire des sciences et de ses transformations internes ou encore de la puissance du rationnel sur la fonction sociale des sciences, mais nous voudrions attirer brièvement l'attention sur la différence entre une société décroissante et une société écosocialiste au regard de certaines croyances concernant les risques technologiques et l'indissociabilité des effets positifs et négatifs du machinisme.

Une société écosocialiste demeurerait-elle moderne au sens où elle accepterait les prémisses de la modernité, c'est-à-dire le progrès de la raison humaine ? Est-ce qu'elle continuerait de définir le progrès comme la capacité de satisfaction des besoins individuels ? Quelle y serait l'acceptabilité sociale des risques technoscientifiques ?

Par contre, il est aussi légitime de se demander si une société décroissante pourrait aller trop loin dans la négation de l'individualité pour ne pas reproduire les risques incalculables de destruction par les effets de la technoscience sur le monde ?

Distinguer le possible de l'impossible et prendre conscience des limites

« Il faut savoir reconnaître, signale Janicaud, que l'accroissement de puissance implique des risques constitutifs que la meilleure démocratie du monde ne pourra éliminer. »[17] Il y a pour les objecteurs de croissance des problèmes qui ne peuvent pas et ne pourront jamais être résolus dans le cadre du développement technique. Ils savent que la nature est notamment constituée d'éléments (l'eau, les paysages, etc.) qui ne peuvent être remplacés de façon satisfaisante par aucune avancée technologique.

« Le progrès technologique, écrit Bertrand Méheust, peut certes nous permettre de vivre dans des maisons chauffées avec une moindre dépense d'énergie, mais pas de créer plus d'eau que la planète n'en contient »[18]ni de contourner les lois de la thermodynamique. « Si, ajoute Ellul, nous croyons qu'il

17 Janicaud, *op. cit.*, p. 51.
18 Bertrand Méheust, *La politique de l'oxymore*, Paris, La Découverte, 2009, p. 49.

est libre d'aller coloniser l'espace pour tout recommencer, si…, si…, si…, alors nous sommes réellement perdus, car la seule voie qui laisse un étroit passage, c'est que l'homme ait encore un niveau de conscience suffisant pour reconnaître qu'il descend, depuis un siècle, de marche en marche l'escalier de l'absolue nécessité. »[19]

Il est loin derrière nous le temps où Marx pouvait écrire : « [l]es philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer »[20]. À l'opposé, les objecteurs et les objectrices de croissance constatent qu'on a peut-être trop transformé le monde, sans réfléchir, au point où l'on ne peut plus aujourd'hui y vivre humainement[21].

Les objecteurs et les objectrices de croissance s'interrogent sur le sens de notre capacité technique de transformer le monde si nous ne savons même plus ce que nous faisons, si nous nous déresponsabilisons sans savoir identifier les conséquences de nos actes opérationnellement médiatisés par des machines devenues entre-temps partie intégrante et inconsciente de notre vie de tous les jours.

Que vaut ce pouvoir de la connaissance technoscientifique s'il nous conduit à construire bien malgré nous un monde au pas duquel nous ne pourrons marcher sans l'aide de prothèses artificielles, un monde dont nous aurons du mal à suivre le rythme effréné, où la technique commande et scande le pas ?

19 Ellul, *op. cit.*, p. 729-730.

20 Karl Marx et Friedrich Engel, « Thèses sur Feuerbach », *L'idéologie allemande*, 1845, p. 59, <http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/ideologie_allemande/Ideologie_allemande.pdf>.

21 Louis Marion, *Comment exister encore ?* Montréal, Écosociété, 2015, p. 91.